



LOUIS DANTIN

L'INVITÉE



CONTE DE NOËL



L'invitée

EN ce soir de Noël, Paul Breton et Lucien Arnaud, deux jeunes étudiants de Québec, dûment quittes de leurs dévotions et, après leurs heures en famille, ennuyés de loisirs trop calmes, décidèrent de s'offrir un peu de gaieté. Ils louèrent une auto et, sur la foi des affiches vertes qui tapissaient tous les carrefours, ils gagnèrent le chemin Sainte-Foye. Là, dans la campagne isolée, du côté de Lorette, une salle de danse bien connue annonçait un bal. Ils étaient sûrs d'y trouver une foule et, parmi tous ces inconnus, d'y rencontrer des compagnons, des compagnes de hasard. C'était un soir idéal pour une course : à peine un peu de neige saupoudrait le sol ; la température était douce et une lune splendide emplissait le ciel. Les jeunes gens roulèrent quelque temps, causant, grillant des cigarettes, jusqu'à ce

secteur de la route qui longe le vieux cimetière, et qui pour lors semblait complètement désert. Ils remarquèrent à peine la muette armée des tombeaux, droits dans la blancheur de leurs marbres, enveloppés de majesté, luisant au clair de lune d'étincelles bleuâtres. Il y avait là des milliers d'êtres qui, pour sûr, ne danseraient plus : mais s'il fallait que les vivants s'arrêtassent à ces choses ! Ce qui les surprit davantage, c'est qu'au bord du chemin, presque en face de la grande grille, ils aperçurent une femme assise. Elle était immobile, la tête sur une main, dans une attitude lassée. Il n'est pas extrêmement rare que des piétons voyagent sur ces routes. Cette passante, pensèrent-ils, rentrait chez elle et se reposait un instant. Mais une femme seule, et à cette heure, par ce soir d'hiver, c'était malgré tout insolite. Paul, qui tenait la roue, stoppa d'instinct et, abaissant la vitre, héla l'inconnue de son siège.

—Madame, dit-il, cela nous étonne de vous voir seule ici. Est-il quelque service que nous pourrions vous rendre ?

Aucune réponse ne vint de l'étrangère. Ils pouvaient voir sa taille petite, son profil mince et la mante enserrant son buste, mais sa figure restait dans l'ombre.

—Descendons, dit Lucien, il faut nous rendre compte.

Ils se trouvèrent, surpris, en face d'une toute jeune fille, de seize à dix-sept ans, aux formes gracieuses, aux traits fins, au teint brun et pâle, vêtue d'un costume de crêpe rose dans un fourreau de velours noir. Une toque élégante la coiffait, une fourrure couvrait ses épaules.

Elle se leva en les voyant, comme secouée d'un rêve, et les toisa sans apparence de gêne.

—Par exemple ! dit Paul, une jeune personne comme vous égarée dans ces lieux ! Voyons, excusez-nous, mais par quelle aventure ?...

Elle fixa sur eux des yeux vifs, mais un peu hagards, traversés de reflets errants.

—Ça n'intéresse que moi, dit-elle avec un rire. Merci quand même. Je vais, je me promène, voilà.

—Vous vous promenez ? C'est charmant ! La nuit, le long d'un cimetière ! Et vous n'avez pas peur des morts ?

—Peur des morts ? Et pourquoi ? Les morts sont bien doux, bien tranquilles.

—Oui, mais comme compagnie ! Enfin, mademoiselle, considérez-nous à vos ordres : n'avez-vous besoin d'aucune aide ?

—Donnez-moi donc une cigarette, dit-elle.

Ils lui en offrirent une, qu'elle amorça aux leurs et se mit à fumer avidement.

—J'aimais beaucoup ça, reprit-elle ; à présent c'est rare que j'en aie.

—Vrai ? Acceptez donc le paquet. Mais à présent, de grâce, dites-nous où vous allez : nous voudrions vous reconduire.

—Vous-mêmes, où allez-vous ? dit-elle.

—Oh ! nous allons à une danse quelconque, plus haut, du côté de Lorette.

—Une danse ? Elle avait tressailli et un pétilllement s'allumait dans ses yeux. — Naturellement, ajouta-t-elle, vous ne m'inviteriez pour rien au monde.

Les deux jeunes gens se regardèrent, de plus en plus mystifiés, indécis devant la tournure que prenait cette affaire. Les suppositions se croisaient dans leur tête. Que cette fille se fût postée là pour accrocher quelque passant, c'était à peine probable ; — qu'elle fût là, comme elle le disait, pour l'air et l'exercice, semblait ridicule. Sa conduite était si étrange qu'ils soupçonnaient plutôt quelque dérangement mental qui la faisait errer sur les chemins. Malgré l'aisance de ses manières, n'était-ce pas une échappée de quelque cure névropathique comme il s'en pratiquait dans des institutions voisines ? En ce cas, le meilleur parti, c'était de la prendre avec eux, de l'emmener à cette soi-

rée et, en la surveillant de près, de chercher à gagner ses confidences.

—Vous viendriez ? dit enfin Paul : ce serait un présent du sort. Vous paraissez, au fait, tout habillée pour l'occasion. Nous nous présentons : deux amis, Paul Breton et Lucien Arnaud. Nous ferez-vous l'honneur de nous dire votre nom ?

—Je m'appelle Sylvia, dit-elle ; c'est assez pour me reconnaître. Et je suis très contente que vous m'aidiez à passer cette nuit.

Ils la firent monter dans l'auto, qui roula de nouveau sur la route éclairée de lune, et pendant le trajet ils n'échangèrent que quelques mots. Bientôt des faisceaux de lumière plus vive apparurent à distance ; de vagues sons d'orchestre parvinrent jusqu'à eux. Ils arrivaient à la Villa Dorée, où déjà circulait une foule joyeuse parmi les palmiers et les lustres.

—Mademoiselle, dit Lucien, m'accordez-vous la première danse ?

—Bien sûr, dit-elle, et je veux votre ami pour la deuxième. J'ai peut-être oublié un peu : mais non, ça va me revenir. Voyez donc, reprit-elle en sautant de l'auto, comme tout cela est gai ! Tout ce monde qui s'ébat ! Et ce jazz ! Ce n'est pas de la musique, dit-on, mais c'est du bruit au moins ! Ça réveil-

lerait des momies ! Tenez, moi, ça me grise, ça me soulève.

Elle esquissait déjà des pas en déposant sa mante. Bientôt Lucien et elle tournèrent sur le parquet poli. Elle dansait admirablement, ses mouvements étaient toute grâce. Elle s'enlevait comme en un vol, chaque muscle un moëlleux ressort, chaque membre une ligne harmonieuse, sa tête pâle portée haut, éclairée d'un sourire qui montrait ses dents blanches. Et elle semblait se livrer toute aux rythmes entraîneurs, à l'air électrisé, aux lumières tantôt amorties tantôt éblouissantes, aux effluves de parfums émanés des corsages, à la molle chaleur des étreintes, aux souffles de désir flottant autour des couples.

—Dieu ! comme vous dansez ! dit Lucien. Légère comme un moineau ! Quand on vous fait tourner on croit n'avoir rien dans les bras !

Ce fut le tour de Paul, qui la suivait à peine dans ses girations emportées.

—Sylvia, lui dit-il pendant qu'ils tournoyaient, vous êtes une petite fée séduisante et mystérieuse. Je voudrais vous connaître mieux : ne m'expliquerez-vous pas un peu votre mystère ?

Il vit son sourire se figer et une ombre agitée passer sur sa figure.

—Mon mystère ? Vous croyez qu'il y a un mystère ?... En tout cas je veux l'oublier, il me reprendra assez tôt. Ce n'est pas l'heure, n'est-ce pas, de s'empêtrer dans les mystères ? Voyez, tout est clair, lumineux : vous êtes un beau garçon et je danse avec vous.

Il dut se contenter de cette énigmatique réponse. Ils causèrent sur d'autres sujets : elle semblait informée, instruite, et rien ne trahissait la moindre fissure anormale.

On l'avait remarquée : quand l'orchestre se tut, les invitations plurent autour d'elle. Elle s'envola aux bras d'un autre cavalier, tandis que les amis se retrouvaient sur le même banc.

—Étrange fille, dit Lucien, mais vraiment charmante. Oui, c'est certain charme qu'elle a, ne trouves-tu pas comme moi ?

—C'est plus qu'un charme, dit Paul pensif, ce me semble une magie. Ce n'est pas sa beauté, ni son esprit rare : quoi alors ?

—Je suppose, dit Lucien, que c'est sa grâce de sylphe ; et dans ses yeux, as-tu remarqué, une espèce de gaieté tragique... Il faut qu'elle nous dise son secret.

Ils se séparèrent en quête de nouvelles danseuses. Mais aucune d'elles n'avait l'élan, la grâce, et le charme surtout, ce charme obscur de Sylvia.

Plusieurs fois ils revinrent à elle. Elle les accueillait empressée, leur marquait même une préférence. Et chaque fois ils la retrouvaient plus ensorcelante, gagnés par l'éclair de ses yeux et la fusée folle de son rire, où perçait une mélancolie. Mais toutes leurs questions restaient sans réponse.

Les heures avaient passé, la soirée touchait à sa fin. Les jeunes gens songèrent au retour. Sylvia, elle, tournait encore, sans poids, sans fatigue apparente, semblant avoir perdu la notion du temps.

—C'est l'instant ou jamais, dit Paul à son ami, de résoudre notre problème. Qu'allons-nous faire d'elle à présent ?

Ils l'appelèrent à part. "Sylvia, lui dirent-ils, nous sommes fiers de vous. Vous êtes la reine du bal. Mais savez-vous qu'il est une heure ?"

—Rien que cela ? fit-elle avec une moue. Et vous voulez partir, je gage. Enfin, puisqu'il le faut ! Mais j'aurais bien aimé danser jusqu'au matin : car alors...

—Alors quoi ?

—Eh bien, alors, je ne sais pas quand je reverrai pareille chance.

—Comment ? Qu'est-ce qui empêche ? Est-ce qu'on vous tient captive ?

—Non, on ne m'entrave pas. Ce sont purement les circonstances...

—Les circonstances ? Lesquelles ? En tout cas, mademoiselle Enigme, où voulez-vous être conduite ?

—Oh ! n'importe où ; où vous voudrez ; sur la route où vous m'avez prise...

—Pour ça, jamais, protestèrent-ils. Voyons, vous avez un chez vous, tout au moins des amis, des connaissances !

Elle parut réfléchir et résister à un combat. Puis elle dit simplement :

—Bien sûr, j'ai mon père et ma mère, pas loin d'ici, dans Québec même.

—Eh bien, rien n'est plus simple : c'est là que nous vous ramenons.

—Impossible, dit-elle. Vous savez, je les ai quittés... C'étaient de bons parents, ils m'aimaient bien, mais ils gênaient mes fantaisies. Alors, je me suis éloignée. Et puis je suis tombée malade, on m'a menée à l'hôpital... et je les ai perdus de vue. Mais tenez, allez donc les voir. Dites-leur que vous m'avez parlé, que je les aime toujours. Et puis, tenez, dites-leur... que je me repens. Ça leur fera plaisir.

—Et où demeurent vos parents ?

—Vingt-neuf, rue de la Couronne. Mon père se nomme André Germain.

—C'est très bien, Sylvia. Seulement, ce message, c'est à vous de le leur porter. Il faut que vous-même leur fassiez cette joie.

Songez que c'est Noël, qu'ils pensent à vous et vous attendent. Doutez-vous un instant qu'ils vous reçoivent à bras ouverts ?

—Ce n'est pas cela, dit-elle, hésitante, mais j'ai d'autres obstacles...

—Pas d'obstacles qui tiennent ! insista le jeune homme. Venez embrasser vos parents et les rendre heureux. Nous sommes deux gars fort résolus, et malheur aux obstacles !

Sylvia répondit, rêveuse :

—Eh bien, si c'est possible, menez-moi là pour une visite. Certes, j'y ai songé bien souvent.

Paul et Lucien se firent un signe qui marquait la partie gagnée.

—C'est entendu, dit Paul, habillez-vous pendant que nous cherchons l'auto. Ça ne va prendre qu'une minute.

—Pauvre fille ! pensaient-ils, elle va avoir un vrai Noël. Cela paraissait lui coûter, mais son cœur a eu le dessus.

Ils revinrent avec la voiture. Déjà la foule s'éclaircissait dans la salle surchauffée. Quelques couples à peine prolongeaient leurs valse. Les lumières scintillaient plus rares et l'orchestre n'avait plus que des notes fatiguées.

Ils descendirent, cherchant Sylvia du regard. Mais elle n'était plus à la place où ils l'avaient laissée.

—Elle est à prendre son manteau, dit Paul. C'est dans ce cabinet à droite.

Ils y allèrent, mais, à leur surprise, ne l'y aperçurent pas. Ils firent le tour de la grande salle, interrogeant les sièges, dévisageant les couples attardés. Alors ils revinrent à l'entrée, espérant la retrouver là. Puis, commençant d'être inquiets, ils refirent leur tournée, explorant jusqu'aux moindres coins, s'informant aux premiers venus. La plupart secouaient la tête ; un ou deux croyaient l'avoir vue sortant par la porte d'arrière. Alors ils parcoururent les vérandas et les allées, sans découvrir la moindre trace de leur évasive compagne.

Peu à peu le fait attristant s'imposait à eux.

—Elle nous a filé dans les mains, dit Lucien : quelle pitié !

—C'est bien comme nous pensions, dit Paul : c'est une pauvre âme détraquée qui s'est enfuie de quelque hospice. Elle nous a fait assez entendre qu'elle n'avait pas sa liberté.

—Oui, mais on n'eût pas dit... Faisons un tour avec l'auto : elle est peut-être sur la route.

Ils explorèrent le grand chemin en deux directions opposées ; mais Sylvia n'était nulle part.

—Elle savait ! dit Lucien, elle s'est enfuie à travers champs... Une seule chose reste à faire : aller vite chez ses parents les informer de tout. Ils aviseront aux moyens de la retrouver au plus tôt.

Ils reprirent en vitesse le chemin de Québec. Mais leur gaieté s'était évaporée. La lune luisait maintenant blafarde, les minutes étaient longues, et le cimetière cette fois leur parut lugubre. Rien ne pouvait chasser de leurs pensées la déconcertante Sylvia.

Il était deux heures du matin quand, après de nombreux détours, ils atteignirent la rue de la Couronne et sonnèrent à la porte du numéro vingt-neuf. Une plaque qu'ils pouvaient lire à la clarté du réverbère portait le nom d'André Germain. Un homme parut d'abord à la fenêtre, puis, sur un signe d'eux, vint ouvrir. Il paraissait âgé de cinquante ans, et ses habits, comme sa demeure, dénotaient une aisance honnête.

—Monsieur, dit Paul Breton, l'heure est inconvenante, mais nous voudrions vous parler. C'est à propos de votre fille.

—Ma fille ? dit l'homme surpris. Vous devez faire erreur. Je ne suis pas celui que vous cherchez.

—Pourtant, c'est bien l'adresse... Et vous êtes bien monsieur Germain ?

—Parfaitement, mais ma fille, hélas !...

—Oui, nous savons, elle vous avait quittés. Mais n'aimeriez-vous pas avoir de ses nouvelles ?

—Certes, je donnerais tout pour cela.

—Eh bien, nous l'avons vue, nous lui avons parlé. En fait, c'est elle qui nous envoie ici.

—Quelle absurdité ! reprit l'homme, qui pourtant avait tressailli. Messieurs, on s'est moqué de vous.

—Mais voyons, intervint Lucien, votre fille, n'est-ce pas, s'appelle Sylvia ? Elle est brune, petite, avec des cheveux noirs et de beaux yeux très vifs. Elle est de manières franches, rieuse, et elle danse à merveille ?

—Oui, c'est tout-à-fait cela, balbutia M. Germain, qui semblait maintenant violemment ému.

Il fixait tour à tour ses interlocuteurs comme pour lire au fond de leur âme.

—Et vous êtes sûrs de l'avoir vue ? dit-il.

—Aussi sûrs qu'on peut l'être : nous avons passé trois heures avec elle. Nous voulions vous la ramener, seulement...

—Messieurs, interrompit l'homme surexcité, vous m'intriguez outre mesure. Voulez-vous entrer et redire vos paroles à la mère de notre enfant ?

—Volontiers, cher monsieur, nous les redirions à Dieu même.

Ils suivirent M. Germain le long d'un esca-

émue...

Il revint après quelque temps, accompagné d'une dame d'apparence distinguée, et dont l'âge laissait transparaître une beauté passée, une ressemblance lointaine avec leur invitée du bal.

—Ma chère, dit M. Germain, cela va te paraître étrange : ces jeunes gens ont vu... Sylvia.

La dame eut un sursaut et passa la main sur son front, comme soupçonnant être mal éveillée.

—Ils ont vu Sylvia ? répéta-t-elle, les regardant. Ils sont plus heureux que moi, qui ne la vois plus !... Mais vraiment, est-ce possible ? Savent-ils que Sylvia ?...

Elle n'acheva pas sa pensée, car elle remarquait son mari lui faisant secrètement signe et posant un doigt sur sa bouche.

—Eh bien, reprit-elle, dites-moi tout. Comment est-elle, la chère enfant ? Où et quand donc l'avez-vous vue ?

Ils lui firent le récit complet de leur rencontre avec la jeune fille et des heures passées avec elle. Ils lui dirent le souvenir qu'elle

conservait d'eux, qu'elle les avait chargés de leur transmettre.

—Elle assure qu'elle vous aime toujours ; et si elle vous a fait de la peine, elle dit qu'elle le regrette.

—Pauvre enfant ! dit la mère, les larmes lui venant aux yeux, elle n'était pas méchante, elle avait très bon cœur ; mais la vie l'entraînait...

—Ce qui nous a surpris, dit Lucien Arnaud, c'est qu'elle paraissait disposée à revenir à vous, qu'il était convenu que nous la ramenions. Et au dernier moment elle nous a échappé, elle a disparu comme une ombre.

M. Germain et son épouse échangèrent un regard attendri, mais calme.

—Nous comprenons, dirent-ils, elle ne pouvait pas... Mais elle est ici tout de même, vous nous l'avez rendue. Merci mille fois de votre heureux message. Ne soyez pas inquiets de Sylvia : elle aura retrouvé sa route...

Les jeunes gens prirent congé, soulagés d'un devoir rempli, mais gardant de leur aventure le sens de quelque chose d'inexpliqué, d'obscur.

Les deux époux alors joignirent leurs mains qui tremblaient et, sans prononcer une parole, se dirigèrent vers une alcôve où un portrait saillait, suspendu au mur. Ils le

contemplèrent longtemps, avec douleur et avec joie.

—Il y a juste six mois aujourd'hui ! dit enfin la mère.

Le portrait était celui de Sylvia, dans la fleur de sa grâce et de sa jeunesse. Et au-dessous courait une inscription encerclée d'un large trait noir :

“Sylvia, notre fille unique et chérie, morte le vingt-cinq juin, à l'âge de dix-sept ans.”

